NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

71 Nº 9 1949

Newman, curé anglican 1828-1843

Francis HERMANS

p. 950 - 966

https://www.nrt.be/es/articulos/newman-cure-anglican-1828-1843-2765

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

« *La chose est faite. Je suis vôtre, ô mon Dieu. J'ai le vertige, et je ne puis y croire ni le comprendre. Lorsque les mains me furent imposées, mon cœur chavira : les mots « pour toujours » sont si terribles ! C'était à peine une pensée divine qui me plongeait dans la mélancolie à l'idée de tout donner à Dieu. En même temps, mon cœur brûlait au-dedans de moi, singulièrement durant le chant du Veni Creator. Certes, Seigneur, je ne demande pas le confort : qu'est-il face à la sainteté ?... Je me sens comme un homme jeté subitement dans une eau profonde* » (1).

Telle, la prière de Newman, inscrite dans son diaire, le 13 juin 1824, dix jours après la réception du diaconat anglican.

Nous avouons notre désarroi, quand, dans le livre — plein de choses neuves — de Maisie Ward, nous avons appris la maigre ferveur religieuse dans la famille du jeune Newman, la mondanité de la mère et des sœurs à cette même époque, la vie révolutionnaire de Charles, puîné de John-Henry. Cela nous choqua, meurtrissant l'idée très haute que nous nous étions faite du chef du mouvement d'Oxford. Mais qu'est-ce que cela prouve, sinon notre pente à tous à rêver la réalité, parce que ce rêve charme notre imagination ? Ceci nous rappelle à un peu de modestie. Nous nous moquons des étonnantes hagiographies d'autrefois, dans lesquelles tout, dès la conception du futur saint, était noyé en d'angéliques merveilles. Et nous, ne canonisons-nous pas nos grands hommes dès leur naissance ? Toutefois, il serait détestable, par peur de retomber dans ces erreurs, d'exagérer la part humaine et mondaine de Newman. A quinze ans, cette vie fut transfigurée par le passage de Dieu, et nous connaissons tous le mémorial de cette visite et de la ferveur qui suivit : *Myself and my Creator*. Nous savons l'échec de John-Henry à des examens trop bien préparés, et la décision de s'orienter vers la carrière cléricale. Le triomphe imprévu de sa candidature à la fellowship d'Oriel ne fit qu'appuyer un coup de barre providentiel. Dieu s'était choisi Newman, et la grâce marquait la prière et l'holocauste du jeune diacre anglican.

I

Prêt à aller jusqu'au bout du sacrifice, John-Henry sonne à la Maison de l'Eglise Missionnaire. On trouve que ni la faiblesse de sa voix, ni sa myopie, ni son manque d'éloquence ne sont des obsta-

(1) Maisie Ward, *Young Mr Newman*, Londres, Sheed and Ward, 1948, p. 100.

cles à son acceptation. Mais Pusey, soucieux de l'avenir de son ami, lui suggère de postuler le poste de vicaire de Saint-Clement's d'Oxford, paroisse sise au delà du pont Magdalen. Le Recteur de Saint-Clement's, John Gutch, a 80 ans et est impotent, et la paroisse compte deux mille âmes. C'est dire le travail qui attend le vicaire. D'autre part, des plans sont dessinés pour la construction d'une nouvelle église. Newman devra prendre sur lui de recueillir la somme de cinq à six mille livres. Chose plus grave, à cause de l'étroitesse de l'église existante, les paroissiens ont pris l'habitude de s'égailler dans des chapelles de Dissidents et même dans les cafés : il s'agira de les ramener. Newman acquiesce au conseil de Pusey, obtient le poste, et immédiatement se met à l'œuvre. Il innove un sermon du dimanche après-midi, et celui-ci, très vite, devient populaire. Il note par ailleurs que sa voix acquiert du timbre. Puis il se met à visiter systématiquement toute la paroisse. C'était un sentiment général à cette époque — et partagé par le père du nouveau vicaire — qu'il n'est nullement besoin de visiter les pauvres. Newman passa outre, et les pauvres l'aimèrent. Il remporta par là un étonnant succès apostolique : Pusey raconte que le premier malade visité par Newman refusa de voir le vicaire et lui ferma la porte au nez, Newman s'obstina, et eut le bonheur de voir le malade s'éteindre dans les meilleures dispositions religieuses.

Le jeune vicaire, au demeurant, montrait les aptitudes les plus sûres au ministère paroissial. D'un jugement sain, il ne s'acharna pas autour des Dissidents : il jugeait que d'aller à l'office quelque part était déjà quelque chose. Anecdote amusante : sur le territoire de la paroisse, se dressait une petite chapelle catholique. Candide, Newman fit demander au desservant, un jésuite du nom de Newsham, pourquoi il ne fréquentait pas l'église. On devine la réponse. Newman, devenu catholique et avant de partir pour Rome, recevra un jour la communion dans cette chapelle (2).

Le futur converti ne s'imaginait pas du tout alors que le ministère paroissial agirait sur son épanouissement religieux personnel. L'évangélisme qu'il avait apporté à Oxford n'avait sans doute pas perdu de sa ferveur, mais il avait perdu quelque chose de sa pureté doctrinale. Par exemple, à propos du rôle de l'Eglise. C'est le professeur Whately, son collègue à l'université, qui persuada Newman, à l'encontre de l'évangélisme, que l'Eglise est un Corps substantiel et différencié, par là même indépendant vis-à-vis de l'Etat. Ces idées exactes reviendront à l'esprit du chef des Tractariens, lorsque le gouvernement anglais se mêlera du supprimer des évêchés... Mais c'est surtout le curé de Saint-Mary's, Hawkins, dans un sermon un peu long (à l'audition, Newman bâilla, mais la lecture l'émerveilla), qui

(2) *Op. cit.*, p. 101.

lui fit sentir l'insuffisance de la Bible par elle-même pour nous faire connaître la parole de Dieu. « Le texte sacré n'a jamais été destiné à enseigner la doctrine, mais seulement à la prouver, et si nous voulons apprendre cette doctrine, il faut avoir recours aux formulaires de l'Eglise comme le catéchisme et les Credos » (3). Principe stimulant et catégorique, qui sépare Newman des évangélistes, et, dès cette minute, l'engage sur la route de Rome. L'*Analogie* de Butler le convainc aussi que, comme toute chose symbolise une réalité plus haute, l'Eglise est une formulation de vérité et un exemplaire de sainteté (4). Newman en déduit que la conversion intérieure n'est pas contenue dans le sentiment du salut, mais dans le baptême, symbole et réalité religieuse qui posent en l'âme humaine une grâce vivante et agissante. Le jour même de son ordination sacerdotale dans l'anglicanisme, le 29 mai 1825, Newman fixe dans son Diaire sa conviction au sujet du baptême : « c'est un sacrement qui nous introduit au royaume de la grâce, où le Saint-Esprit imprègne l'âme de tous ses dons » (5).

Ce ne sont pas là des pensées qui ravissent l'idéologue ; elles sont à la source même de la vie surnaturelle du vicaire : « Je porte sur moi jusqu'à la mort la responsabilité des âmes », écrivait-il encore dans son Journal, au jour de son ordination anglicane au sacerdoce (6). Vicaire de Saint-Clement's et fellow d'Oriel, c'est-à-dire chargé à la fois du souci spirituel du peuple et de l'éducation religieuse des étudiants de son *college*, il sait qu'il ne peut plus s'appartenir. Nous verrons tout à l'heure, par le témoignage de ses disciples et de ses amis, qu'il a poussé la réalisation de ses engagements jusqu'à la magnificence de la sainteté. Il écrivait en son Diaire : « Je leur suis tout donné, et je dois me souvenir que je suis un ministre du Christ. J'ai la mission de prêcher l'Evangile. Je songerai à la valeur des âmes, je dois répondre des occasions de faire le bien à celles qui me sont commises » (7).

Il est de toute première importance que le prêtre du ministère visite les paroissiens. Mais cela ne suffit pas. Le hasard des conversations permet certes de toucher bien des points doctrinaux, mais c'est le plus souvent en surface. Il est nécessaire de fournir aux âmes, affamées parfois sans le savoir, un enseignement où la synthèse rejoint la profondeur. Tel est le rôle du sermon dans les églises. Newman, qui fut un maître de l'éloquence religieuse, le vit dès la première heure de son vicariat. Tout de suite, il organisa un double

(3) *Apologia pro vita sua*, traduction de L. Michelin-Delimoges, Paris, 1939, p. 32.
(4) *Young Mr Newman*, p. 101.
(5) *Op. cit.*, p. 103.
(6) *Op. cit.*, p. 113.
(7) *Loc. cit.*

sermon hebdomadaire, suivi chaque fois d'un chant collectif qui autorise l'expression des sentiments soulevés par le prédicateur (8).

Tous les sermons de la période anglicane furent, je crois, rédigés de bout en bout. Ils étaient d'ailleurs imprimés, sitôt prêchés, et la plume poursuivait l'œuvre de la parole. Madame Newman et ses filles, bons juges car il s'agit ici d'influence et non de vanité, attendaient avec impatience le sermon imprimé. Elles trouvaient toutes quatre — Mary vivait encore — qu'une semaine c'était long à leur gré, et au cours de la semaine même elles relisaient plus d'une fois le sermon paru. La maman écrivait à ce propos à son aîné : « Je vous assure que tous vos sermons me procurent un réel réconfort et une vraie jouissance... Mon grand, c'est un don que de voir dans une telle clarté les vérités religieuses, et un don meilleur encore sans doute de savoir communiquer cette vision aux autres » (9). A quoi Newman répondait avec sa lucidité et sa loyauté coutumières : « Je suis heureux que vous aimiez mes sermons... Mais je vois, moi, que je connais peu de chose autour de n'importe quelle question, encore que je m'imagine souvent en connaître beaucoup » (10).

II

En 1828, l'année même de la mort de Mary, Newman succède à Hawkins comme curé de la paroisse universitaire, Saint-Mary's d'Oxford. Ici commence une grande époque dans la vie de Newman. Quinze ans, il sera un curé anglican, et en 1845, après deux années encore de débats intérieurs angoissés, il se remettra entre les bras de l'Eglise véritable par l'abjuration et par une confession frissonnante au Père Dominique, ce futur canonisé probable. En attendant, il n'est pas facile de dessiner cette silhouette émaciée, si rapide. N'est-ce pas une des sœurs des Mozley, ces disciples de Newman, qui avouait l'impossibilité de croquer le profil du *tutor* d'Oxford et de son ami Hurrell Froude, en ce moment, pourtant banal, où ils entraient dans la salle à manger pour le déjeuner (11). Face à la scène dramatique que Newman va jouer en ce haut-lieu de l'Angleterre, on aimerait contempler cette figure sereine, dont les contemporains ont observé la *stillness*, cette tranquillité divine et intense, rappelant celle du Christ lorsqu'il demandait aux gardes du Jardin des Oliviers qui ces hommes cherchaient. Church, le futur doyen de Saint-Paul à Londres et à cette heure fellow d'Oriel et ami de Newman, trouvait que l'abord de son collègue provoquait à la fois l'admiration et une certaine crainte religieuse. Parmi tous les acteurs de cette bouleversante tragédie que sera le mouvement d'Oxford, nul, pas

(8) *Op. cit.*, p. 108.
(9) *Op. cit.*, p. 110.
(10) *Loc. cit.*
(11) *Op. cit.*, p. 314.

même Keble ni Pusey, n'aura le masque, l'accent, l'émotion du chef. Admirateurs ou adversaires de Newman, chacun se sentait devant lui en présence d'un génie dont l'action marquerait pour longtemps l'Eglise anglaise (12).

Certains de mes lecteurs jugeront peut-être que je hausse le ton et force mon style. Je leur demande pardon, je ne fais que traduire, en les abrégeant et même en les gazant, les témoignages que Maisie Ward a rassemblés sur l'impression donnée par le curé de l'université. A regarder les portraits (de Richmond, de Woodman ou de Maria Giberne), reconnaissons que l'on n'a pas cette impression, qu'il eût même fallu les retoucher pour que l'homme nous parût simplement beau. Si donc Newman procura cette impression, c'est que sans doute derrière le marbre luisait une clarté spirituelle qui le transfigurait. Quand ils s'essaient à définir la qualité de cette lumière, les contemporains ne nous livrent que des à peu près. L'un le compare à Louis XI, l'autre à Jules César. Ces deux visages, par hasard, auraient-ils entre eux quelque ressemblance ? Mais lisons le contexte à la comparaison césarienne : « Son apparition frappait. Il avait une taille au-dessus de la moyenne, mais délicate et maigre. La tête était large et sa figure ressemblait remarquablement à celle de Jules César : front, forme des oreilles et du nez, tout était identique. Les lignes de la bouche étaient vraiment particulières, je dirais volontiers exactement les mêmes » (13). La description d'Aubrey de Vere, reprise par Wilfrid Ward, ne contredit pas cette esquisse : la forme gracieuse et légère de jeune moine du moyen âge, la pâleur, la minceur (*almost to emaciation*), le pas élastique, la tranquillité intense quand il est au repos, les gestes rapides et décisifs mais sans véhémence quand il s'émeut, la voix douce et pathétique et si distincte que dans chaque mot on peut compter chaque voyelle et chaque consonne (14). Son influence à l'université et sur ses auditeurs du sermon du dimanche après-midi à Saint-Mary's provient de la singulière combinaison en lui du génie intellectuel et du sentiment religieux, a-t-on encore dit; et cette influence est unique, ajoute-t-on, elle n'eut et n'aura jamais plus d'égale à Oxford. On se rappelle la description du Principal Shairp, l'auteur des fines *Studies in poetry and philosophy* parues en 1868 (du vivant de Newman) : dans l'avenue d'Oriel, les étudiants évaporés baissaient la voix et murmuraient : « Voici Newman », quand, la tête en avant, les yeux fixés sur une vision à lui seul perceptible, il glissait à pas rapides et feutrés; une émotion religieuse les étreignait, comme s'ils avaient été les spectateurs d'une apparition (15).

(12) *Loc. cit.*
(13) *Op. cit.*, p. 315.
(14) Ward, *Life of Cardinal Newman*, Vol. I, p. 66.
(15) *Young Mr Newman*, p. 315.

Tous ces témoignages réfléchis, appliqués, tombent de la plume de gradués qu'émerveilla le génie de Newman. Comme le confessera, à l'heure même où il quittera sa paroisse pour s'enfoncer dans la solitude, le curé de Saint-Mary's lui-même, il n'eut vraiment de prise profonde que sur les personnes cultivées. Nous verrons toutefois, dans la suite de cette étude, que ce n'était chez lui ni dédain ni impuissance, car le hameau de Littlemore, en son isolement rustique, permit encore à l'âme religieuse du prêtre anglican de rayonner sur les petites gens du village. Mais, désigné d'abord pour la cure universitaire, il devait à sa charge et à Dieu d'utiliser toute l'ampleur de son génie pour hausser un milieu, spirituellement blafard malgré le raffinement intellectuel.

Aux « soirées de Newman », dans la chambre du *tutor*, on voyait habituellement non seulement les futurs beaux-frères, Tom et James Mozley, et les amis intimes comme Rogers, Church, Henry et Robert Wilberforce, James Hope, mais les curieux qu'émouvait le talent original du penseur : J. A. Froude, Stanley, l'amusant Ward, Oakeley, Mark Pattison (qui finira dans le scepticisme absolu), Gladstone (le grand homme politique de plus tard), Faber (qui, Oratorien un jour, écrira de précieux livres de piété), Manning (le futur Cardinal-Archevêque de Westminster), et d'autres. Tous, à cette époque d'enthousiasme et de travail, sont obsédés par l'image de leur jeune maître. La pensée de Newman était le point aigu qui taraudait mon esprit, avouera Stanley : il voyait un lui un prêtre chrétien de part en part, un homme de la plus pure charité et de la bonté la plus oublieuse de soi qu'il se pût concevoir (16). Or, Stanley arrivait de Rugby où Arnold avait réussi à poser sur son monde de collégiens une empreinte religieuse (d'ailleurs puritaine). Et il reconnaissait que Newman avait sur ses disciples une emprise plus forte, celle d'Arnold s'exerçant un peu trop par le sentiment de la terreur. Samuel Wilberforce, qui ne fut jamais pleinement un tractarien, raconte une conversation avec Newman, et ce bout de paragraphe permet de mesurer mieux encore la fascination du maître sur ceux qui l'approchaient : « La chose devint réellement sublime et comme l'apparition pure de l'intelligence humaine, quand, en plein dans nos discussions, Newman articula et développa une déclaration magistrale dans laquelle l'Ecriture, l'antiquité chrétienne, profondément étudiée et pénétrée à travers toute son ampleur, puis l'humilité, la vénération et l'amour de la vérité, et comme les scintillements les plus lumineux du sentiment poétique vinrent dessiner leurs propres figures dans notre conversation » (17).

Exactement, c'est de la grandeur que rayonne cette physionomie *intensely still*. Anne Mozley analyse la séduction de l'enchanteur qui

(16) *Op. cit.*, p. 316.
(17) *Loc. cit.*

conquit ses frères : « Si Mr Newman exigea de grandes choses de ses amis, c'est qu'il les jugeait capables de les accomplir. L'héroïsme était comme un élément naturel de son amitié. Sa présence inspirait un sens de la grandeur chez ses amis, un sens de sa propre grandeur et de la grandeur de son amitié » (18). L'analyse est plus creusée encore par James Anthony Froude, celui qui tout à l'heure comparait le facies de Newman à celui de César. Il poursuit le parallèle entre les deux types d'hommes : « En Newman comme en César, on retrouve ce refus de se laisser façonner par les circonstances, et cette volonté de frayer leur propre route et de devenir une puissance dans le monde. L'un et l'autre ont la clarté des perceptions intellectuelles, le dédain des conventions, le tempérament impérieux et volontaire, mais avec la gentillesse la plus attachante, la douceur, la simplicité du cœur. Tous deux avaient été formés par la nature pour commander, tous deux possédaient cette faculté de s'attirer le dévouement passionné de leurs amis et de leurs disciples, et, dans les deux cas, ce dévouement était plutôt dû à leur ascendant personnel qu'à la cause qu'ils représentaient. Ce ne fut pas le principe de l'Empire, mais César qui vainquit Pompée et la constitution. *Credo in Newmannum* était une phrase courante à Oxford et même, *inconsciemment, la foi des neuf dixièmes des Anglais convertis* à l'Eglise romaine... » (19). Caractérisant, bien des années plus tard (à propos des attaques de Kingsley), le prestige du curé de Saint-Mary's, le Principal Shairp énonce ce fait : « Lorsqu'il abandonna, dans la plénitude de sa maîtrise, l'Eglise d'Angleterre, Newman entraîna derrière lui presque toute la fleur de la jeunesse d'Oxford » (20).

III

Ce prestige tout personnel, il le dut certes à la séduction des « soirées » où l'enchanteur fascinait ses jeunes disciples, mais aussi à l'éloquence simple, directe, dépouillée et combien émouvante des sermons du dimanche après-midi. Là, ce n'est plus l'étincelant causeur dont la phrase miroite et offre mille facettes inattendues, mais le prophète, l'homme inspiré dont l'esprit et la bouche, si on ose dire, sont touchés par le charbon ardent. Or, c'est à partir de la chaire de Saint-Mary's que coulent et se propagent ces ondes religieuses (dont le mouvement n'est pas arrêté, car à plus de cent ans de distance elles continuent à nous verser leur bienfaisante fièvre). Tout le monde n'avait pas lu les tracts, mais il n'y eut peut-être pas un étudiant qui ne fût allé, au moins une fois, écouter le pathétique curé, dont nul ne pouvait dire de quoi était faite cette passion si sobre.

(18) *Loc. cit.*
(19) *Op. cit.*, p. 317.
(20) *Loc. cit.*

La réunion du dimanche après-midi comptait plus de présences que la paroisse ne comptait de paroissiens. Tous les universitaires de marque y étaient allés. Il va de soi que l'envie s'en mêla. Un Doyen de faculté fit changer l'heure du dîner pour rendre impossible l'assistance au sermon, mais cela ne servit qu'à attiser le désir, et lui-même, le cher homme, ne résista pas plus que les autres.

Church, Doyen de Saint-Paul de Londres, reconnaît qu'il est difficile aujourd'hui de mesurer la nouveauté de l'éloquence newmanienne, car depuis Oxford cette éloquence a transformé la prédication de l'Eglise d'Angleterre. Rien du Sinaï, ni tonnerre ni éclairs. Ni la forme ni le fond ni la diction n'apportent quelque chose de neuf. Et pourtant, l'auditeur est secoué dans ses profondeurs par cet homme prodigieusement calme qui dit des choses que d'autres ont déjà dites. Newman n'est évidemment pas un tribun. Mais pas un conférencier non plus, dans le genre de Whately, par exemple, ce type de l'intellectuel, clair et froid, mais dont la voix se perd dans les nuages. Le curé de Saint-Mary's est un homme réel qui parle à des hommes réels, avec son esprit, son imagination, sa sensibilité. Et cet homme s'est mis à genoux avant de se dresser devant le pupitre. Il a prié, médité. Cet homme aime le Christ, vit de Lui, est persuadé que la doctrine du Christ seule peut assurer l'unique bonheur possible de l'homme, si souvent malheureux. Newman parle d'un monde et d'un homme dont il connaît les souffrances et les tentations. James Mozley a noté le pouvoir extraordinaire du curé à comprendre les tentations, même lorsqu'elles lui étaient totalement étrangères. Newman est habile à décrire les sentiments et d'un industriel glorieux de ses réussites et d'un mondain tremblant devant le ridicule et d'un sceptique qu'effraie la vérité. Il parlait avec une si pénétrante perspicacité, a raconté James Anthony Froude, qu'il semblait aux auditeurs avoir percé tous leurs secrets les plus intimes ([21]).

On connaît la description du curé de Saint-Mary's en train de prêcher : tranquillité intense, nul geste des mains, calme voix musicale, et le ton qui s'élève lorsque le sujet s'échauffe, et alors on dirait que tout son être brûle d'un feu intérieur. Sa voix, à cette minute, on croirait qu'elle a quelque chose de plus que son propre timbre. L'église entière, haletante, guette la suite. Le gaz luit à gauche de la chaire, éclairant le prédicateur sans le gêner. Les auditeurs dans la pénombre écoutent les syllabes trébucher comme des billes de cristal et formuler la consigne des chrétiens : « Ils disent au Christ : nous sommes prêts ! »

Ni fond, ni forme, ni diction, disions-nous, ne sont neufs. Mais on devrait, avec la même certitude, affirmer que tout est neuf chez lui et singulier. Il a le don — cultivé par l'usage et le goût sévère —

(21) *Op. cit.*, p. 318 et 319.

de la lecture à haute voix. Son style, on sait ce qu'en ont dit les Anglais, de George Elliott à Walter Pater. Quant aux choses, certes, Newman n'inaugure pas dans ses sermons du dimanche après-midi une théologie neuve, ce n'est pas le lieu. En revanche, comme il réalise ce dont il parle ! Dans la solitude de sa chambre, il approfondit, par une lecture où tout son être est captivé, l'Ecriture et les Pères. Aussi on pourrait extraire de ses *Parochial Sermons* une galerie surprenante de personnages fameux de l'Ancien et du Nouveau Testament, dont il analyse le caractère et qu'il campe à nos yeux en leur rendant leur âme : Jacob, Joseph, Saül, David, Jonathas, Pierre et Paul (22).

Le climat de ces résurrections n'est pas seulement réel comme le serait celui d'un historien fidèle aux documents, mais Newman lui-même, par son âme religieuse, est imprégné de cette atmosphère divine où baignent les saints dont il nous propose l'exemple. Ce curé qui se moque de l'éloquence est pareil à un ambassadeur qui apporte des nouvelles d'un pays surnaturel dont il possède parfaitement la langue. En cet air lumineux de l'au-delà, les assistants se voyaient mieux eux-mêmes, mais ils reconnaissaient avec stupéfaction, aussi, la vraie structure du monde. Oakeley explique que, lorsque Newman se penchait sur le volume des Ecritures ouvert sur la chaire, on aurait dit qu'il en perçait le contenu jusqu'à son centre réel (23). La tranquillité intense du prédicateur avait indiscutablement une qualité dramatique, mais cette vertu apparaissait plus vive encore, quand il parlait ou de Dieu ou à Dieu. L'art suprême de l'acteur est de s'oublier lui-même pour ne songer qu'à l'action du drame. Newman ne songeait qu'à l'Action qui s'appelle Religion, cette Action qu'il jugeait, qui est la plus grande et la plus haute possible en ce monde. Quand il prêchait, cet homme était divin, et ce n'est pas là une épithète littéraire, le curé anglican était pris tout entier par le mystère divin où il officiait. Comme le célébrant élève les mains et les meut solennellement pour accomplir le Sacrifice de la Messe, on peut dire que les mouvements, les cadences, la parole feutrée, les longues pauses évoquaient la célébration par Newman du drame de l'adoration en face de Dieu. Jadis, ces jeunes gens avaient sur les lèvres ces mots d'admiration : *Credo in Newmannum.* Peu à peu, dans l'atmosphère de l'église universitaire de Saint-Mary's, ils se surprenaient à les transformer en ceux du symbole de Nicée : *Credo in unum Deum, Patrem omnipotentem...*

IV

1836 coupe en deux le pastorat de Newman. C'est l'année de la

(22) *Op. cit.*, p. 320.
(23) *Op. cit.*, p. 321.

mort de sa mère bien-aimée, de Hurrell Froude, son ami le meilleur, l'année encore du mariage de sa sœur Harriett avec Tom Mozley (Jemima, déjà, avait épousé un frère de Tom), et ces événements rompent les liens, accentuent la solitude du curé, déjà envahi, à vrai dire, par la quête solitaire de la vérité religieuse et le souci de son salut personnel. La perte de Froude surtout, parce qu'il fut le premier compagnon de ses luttes, lui fut amère. Mais la sainteté auréole déjà aussi l'âme de Newman d'une paix divine, et ce qui, en Froude, fut jusque-là lumière et beauté, deviendra dorénavant un réconfort (*to think of him must always be a comfort*). La solitude le met en la présence de Dieu (24).

Désormais, Newman ne se tournera plus vers ses amis pour trouver en eux le soutien de la sympathie apaisante, affermissante; ce sont les autres qui se tourneront vers lui, et ce sera un poids de plus qui alourdira sa marche vers la vérité, car il se saura responsable de toutes les consciences inquiétées par lui. Il faut lire, pour juger exactement cette situation, la lettre de Tom Mozley à Newman, où le disciple explique au maître que son amour pour Harriett s'harmonise pleinement avec la vénération aimante pour le *tutor*. Tom Mozley était de trois ans plus jeune que Harriett (celle-ci avait deux ans de moins que John) et vouait une telle adoration à la sœur de Newman qu'il faillit mécontenter son maître, très à cheval sur l'étiquette, pour avoir fixé la date du mariage avant la fin du deuil imposé par les convenances (25).

Les sourires du foyer dont il célébrait la bénédiction en 1829 en son beau poème du *Thanksgiving*, c'est fini à présent. Jamais non plus quelque amitié pareille ne se substituera à celle de Hurrell Froude. Rien ne rompra plus le silence intérieur dans lequel Newman, de jour en jour plus étroitement, va s'enfermer. Ce silence, au demeurant, sera peuplé par la présence de ses nouveaux amis, les Pères, dont son imagination d'historien sera obsédée. Et c'est à quelque chose de semblable qu'il faut attribuer le choix que fit le curé anglican du bréviaire de Froude, parmi les souvenirs du cher disparu. Ainsi, c'était exactement de la main de son ami mort qu'il recevait ce livre admirable, futur compagnon de sa vie et dans lequel le Nouveau Testament éclairait l'Ancien et les Pères déchiffraient l'Evangile (26). « Je l'aime extrêmement. Les prières latines en sont pleines de majesté et de sobriété... Le grand avantage d'une langue morte est de garder la sobriété. Les Psaumes doivent être la base de toute dévotion. » Ce bréviaire de Froude reposait, à portée de la

(24) *Op. cit.*, p. 298.
(25) *Op. cit.*, p. 301. Le foyer Mozley-Newman fut très heureux. Harriett rendait bien à son mari l'amour qu'elle en recevait; la plus brève séparation lui fut toujours pénible. Mais cela même isolait l'exigeant Newman et le dépouillait.
(26) *Op. cit.*, p. 302.

main, sur la table de travail de l'Oratorien, à l'heure où celui-ci composait l'*Apologia*. Tout newmanisant, ému de pénétrer dans la chambre du maître à Birmingham, l'y trouvera encore aujourd'hui à la même place.

C'est en 1836 aussi que l'Eglise de Littlemore, hameau qui dépendait de la paroisse universitaire, fut consacrée le 22 septembre. Cette date et son anniversaire apportèrent à Newman une joie profonde. Des amis avaient envoyé de brillants vases d'autel, et le peuple, de lui-même, amoncelait dans le chœur une profusion de fleurs éclatantes. C'était la plus jolie églisette du monde, reconnaissait Rickards (qui fut vicaire de Newman). De toutes parts, on écrivait pour en demander les plans, car d'un curé à l'autre, on en vantait l'étonnante beauté. Les prêtres aimaient d'y célébrer, et le curé n'avait qu'un mot à dire pour avoir de l'aide. L'église, d'ailleurs, composait le centre idéal de réunion des amis, et Pusey venait chaque fois officier au jour anniversaire de la consécration (27).

Ainsi passèrent les années, envahies par les tracts, les éditions, les traductions, les lectures, les sermons. Et bientôt les souffrances de toutes sortes. En 1840, Bloxam, le vicaire chargé du soin de Littlemore, ayant été rappelé chez lui par la maladie de son père, Newman décida de résider au hameau pour y passer le printemps. Mais Oxford suivit Newman à Littlemore. « La grande attraction de ce printemps, raconte James Mozley, est le catéchisme dominical à Littlemore » (28). Quelqu'un avancera que le résultat ne devait pas être fameux pour les enfants. Mais James Mozley, témoin impartial, rapporte que le catéchisme était donné avec beaucoup d'intelligence : les gosses le comprenaient si parfaitement qu'ils répondaient aux interrogations avec vivacité, malgré la galerie amusée des curieux. Littlemore, en ces jours-là, était un pays aimable, et l'année 1840 en son ensemble fut une année heureuse.

C'est un plaisir étrange que l'on goûte dans l'étonnement de rencontrer un Newman à Littlemore, penché sur de petites filles et de petits garçons, tel un simple curé de campagne. Le 12 mars 1840, il écrit à sa sœur Jemima : « J'ai tonné, et j'ai voulu réformer l'embroussaillement des cheveux, la saleté de la figure et des mains, mais je trouve que je ne suis pas assez philosophe pour la propreté des écoles de filles. » Deux jours plus tard, il avait fait connaître à Wood, un de ses jeunes amis d'Oxford, un autre défaut de ses enfants : « Je suis désespéré : la meilleure de mes filles distingue à peine Adam de Noé » (29). Le 13 mars encore à Jemima, il reprend : « Pouvez-vous me suggérer une méthode pour faire chanter ponctuellement les enfants, sans les voir courir à leurs parents

(27) *Op. cit.*, p. 304.
(28) *Op. cit.*, p. 361.
(29) *Op. cit.*, p. 362.

et bavarder ? » Il récidive, le 1er avril : « J'ai eu la témérité de les diriger et de leur apprendre de nouveaux cantiques. Ainsi j'ai passé l'archet sur mon violon et l'ai fait vibrer. C'est par là que je mène une troupe d'une vingtaine ou d'une trentaine de chanteurs, grands ou petits... On dirait que les enfants se font au chant grégorien... » Et dans la même lettre : « J'ai obtenu un grand résultat (passager, peut-être) pour la propreté des visages et des mains. Puis je leur ai enseigné — avec la hardiesse d'un effronté — la nécessité de faire leur travail proprement. J'ai engagé mes filles à tricoter de toute leur énergie. Je leur distribuerai, je pense, quelques propres tabliers blancs pour s'en servir à l'église... Enfin, j'ai composé une sorte de liturgie variant avec les saisons pour les prières de l'école... Je crois que je resterai assez longtemps à Littlemore, car il ne faut pas commencer une chose pour la laisser tomber... Je vis dans l'espoir de votre arrivée ou de celle d'Harriett ici l'été prochain pour civiliser un peu mes filles » (30).

L'ornementation de la petite église rustique de Littlemore tient fort à cœur à Newman. Jemima et les sœurs des Mozley furent occupées pendant toute une année à dessiner et à réaliser une nappe d'autel. Nombre de lettres ne parlent que de cela. Il y est question toutefois de tentures et d'un couvre-pupitre, pour lesquels le curé envoie les mesures et discute la qualité de l'étoffe. La nappe d'autel fut terminée et envoyée quelques jours avant Pâques. « La bordure en est extrêmement riche et fait de l'effet. Les lettres du texte ressortent beaucoup mieux que je ne l'avais espéré. Pour tout, je suis très, très content... ». Le samedi de Pâques, Newman écrit encore à Jemima : « Nous sortons de jeûne et Bloxam est venu prendre le thé chez moi. Après quoi, nous sommes allés à l'église, et nous avons arrangé avec beaucoup de soin la nappe d'autel qui couvre le tout jusque par derrière. Elle fait belle figure, et Bloxam est vraiment en extase à la regarder. De même Mrs Barnes (une paroissienne) : une nuit elle en avait rêvé, émerveillée par votre travail. Ainsi encore Elisa B. et nombre d'autres, qui ne sont pourtant que des ouvrières, en sont comme fascinées. Rogers, qui en a pris une vue, est également plein d'admiration. En résumé, nous sommes si heureux que nous sommes effrayés de notre bonheur. Nous avons entouré l'autel de roses, de giroflées et d'églantines, au point que la chapelle fond sous les fleurs comme si c'était le Saint-Sépulcre » (31).

Les jeunes filles dont il vient d'être question faisaient partie de la congrégation érigée par le curé dans la succursale. Il les employait à confectionner des ornements d'église. Lui-même avait imaginé d'inaugurer une série de petites livraisons trimestrielles — vers ou prose, selon —, pour l'édification des « jeunes personnes du beau

(30) *Op. cit.*, p. 363.
(31) *Op. cit.*, p. 364.

sexe ». Sa sœur Harriett, romancière de quelque renom, et l'intelligente et aimable Maria Giberne, son amie, l'auraient aidé dans cette tâche, mais l'avenir, en brusquant la conversion, ne permit pas à ces projets d'arriver à la maturité ([32]).

C'est dans ce climat que nous devons évoquer Newman, si nous voulons ressusciter la vraie figure du lutteur, du converti de 1845. C'est ce curé, brûlant du plus pur zèle apostolique, qui apprend que son frère Charles a perdu la foi, abandonné toute pratique religieuse, embrassé les théories du marxisme athée : l'on comprend mieux ainsi par quelles fiévreuses dépressions il a pu arriver à l'émotif de passer, jusqu'à écrire, comme en février 1840 : « Tout est misère ici-bas » ([33]). Mais si ses frères apportent souvent des mécomptes à l'aîné, ses sœurs et leurs familles sont parfois pour le pauvre curé source de vraies joies simples. « Je suis follement anxieux », écrit Newman à Jemima, à propos d'Harriett, qui est sur le point d'avoir son premier bébé. Et il se réjouira aussi du succès de cette Harriett quand elle aura inauguré ces séries de romans qui lui valurent notoriété et argent ([34]).

V

Je sais bien que cette maigre esquisse ne campe pas le curé de Saint-Mary's et de Littlemore comme il le faudrait. Moi-même, j'entrevois la possibilité de pénétrer toute l'ampleur du sujet. Mais je vois mes feuillets s'accumuler, force m'est de me contraindre à la brièveté. J'espère toutefois que cette étude trop rapide suffira pour faire entrevoir dans le génial Newman l'âme sacerdotale la plus apostolique au milieu de son ministère anglican, et pareille, sous cet aspect, à celle de nos curés de campagne du continent, toute bonté et toute ardeur. L'éclat du mouvement d'Oxford et les chefs-d'œuvre qui composent l'héritage catholique du Cardinal : l'*Essai sur le développement du dogme* — *L'Apologia* — *L'Idée d'une université* — *La Grammaire de l'assentiment,* ont estompé ces années si simples où le curé de Littlemore gouvernait sa paroisse rurale avec le même cœur qu'un prêtre catholique.

Toutefois, pour parler exactement de ce curé anglican, il faudrait rappeler les péripéties dramatiques du mouvement d'Oxford. On sait que Newman résigna sa cure de Saint-Mary's en septembre 1843. Ce qui l'avait détaché de l'Eglise d'Angleterre, ç'avait été la condamnation, par son propre évêque d'Oxford, du Tract 90 à propos des XXXIX Articles d'Elisabeth. Ce fameux Tract, rédigé par Newman même, interprétait catholiquement ces Articles d'Eli-

(32) *Op. cit.*, p. 308.
(33) *Op. cit.*, p. 360.
(34) *Op. cit.*, p. 365.

sabeth. Du seul point de vue logique, l'argumentation du chef des tractariens est impeccable. Newman avait raison. La sottise était le fait des évêques qui entendaient s'enferrer dans le sens purement protestant des XXXIX Articles. Si fort donc que le curé de Saint-Mary's fût attaché à son évêque, il lui était impossible de ne pas reconnaître que sa pensée et son cœur ne s'harmonisaient plus avec le cœur et la pensée de l'anglicanisme.

Cette séparation d'avec sa paroisse devait jeter dans l'âme de Newman une tristesse confinant au désespoir. Il en écrit le 31 août 1843 à sa confidente de ces jours douloureux, sa sœur Jemima :

« Il me fâche de vous causer une telle peine. Votre lettre à vous, à moins que je n'eusse un cœur dur, devait me faire pleurer... Je m'étonne que mes dernières lettres ne vous aient pas préparée (à la nouvelle)... Vous avez pensé, comme vous me l'écrivez, que si les trois récentes années n'avaient servi à rien, les trois prochaines ne faciliteraient pas les choses. Mais la question est celle-ci : ces trois années-là sont-elles nécessaires ?

« Ma très chère Jemima, les circonstances ne sont pas mon fait. Or, le devoir de chacun est d'agir selon les circonstances. Est-ce une chose quelconque que de laisser Littlemore ? Ne vais-je pas accumuler des nuages sur ma tête ? Si les autres — et je suis meurtri d'y penser, parce que je ne puis les aider — souffrent, moi-même ne souffrirai-je pas de ma décision ?

« Tout ce que l'on fait honnêtement, sincèrement, après avoir prié et consulté, doit tourner à bien. En quoi ne serais-je pas un aussi bon juge que les autres ? Dans les conséquences ?... Si c'est un devoir qui s'offre à moi, et si je suis capable de juger si c'en est un ou non, je dois abandonner les conséquences à Celui qui m'a imposé le devoir. Ma très douce Jemima de qui je suis absolument indigne, plutôt que de prendre la chose en mains, priez pour que quelque événement vienne opposer un obstacle à ma décision, si elle est mauvaise... » ([35]).

A Edward Manning qui demandait ce que Newman ferait après avoir résigné Saint-Mary's : « La seule réponse que je puisse faire d'une manière générale est que ma démission a pour origine la répudiation universelle des vues contenues dans le Tract 90, de la part de l'Eglise... On a senti — et je ne puis nier qu'on a justement senti — que je suis un matériau étranger et que je ne puis pas être assimilé par l'Eglise d'Angleterre » ([36]). Newman n'est pas un prêtre anglican détaché de son Eglise par des fautes personnelles. Il fut l'ascète le plus strict, il se raccroche aux pures traditions du XVI[e] siècle de l'Eglise anglaise. Aussi le curé de Littlemore passe par l'agonie du désespoir. Son cœur, il l'avait donné à son Eglise

(35) *Op. cit.*, p. 398.
(36) *Op. cit.*, p. 399.

lors du diaconat. Il est toujours, ce cœur, tout baigné, enveloppé de partout par elle, et maintenant encore, avec quelle passion il lui reste attaché ! La publication de ses *Sermons on Subjects of the Day*, il l'a écrit à son ami Keble, était une garantie pour le peuple que sa démission ne comportait nul pas ultérieur, « car personne ne peut imaginer tout de même que je veuille faire paraître aujourd'hui (ces sermons composés pour l'Eglise d'Angleterre), et demain abandonner cette Eglise » (37).

Mais nous ne pouvons mieux dire adieu au curé anglican qu'en écoutant son dernier sermon à Littlemore. C'est sans doute le plus beau, et en tout cas le plus pathétique des sermons de Newman. Si à cette époque l'enregistrement sur disques avait été pratiqué, je prierais mes lecteurs d'en entendre la reproduction. Ils y capteraient les sanglots de la foule accourue pour fêter le septième anniversaire de la consécration de l'église, et qui ne se contient plus devant la détresse trop visible et toujours éloquente de ce curé fervent. Peut-être y percevraient-ils ceux de Pusey qui officiait, mais ils s'émouvraient de la voix cristalline de Newman, toujours aussi nette et claire, mais parfois brisée par l'émotion, et des longs silences de l'orateur qui lutte pour arriver jusqu'au bout (38).

Le sermon, prêché dans l'après-midi du dimanche 25 septembre 1843, portait comme texte ce verset du psaume CIV : « Exibit homo ad opus suum et ad operationem suam usque ad vesperam : L'homme ira à son travail jusqu'au soir. » Dans l'édition de ses *Sermons on Subjects of the Day*, Newman a intitulé celui-ci : *Parting of friends* : La séparation des amis. Le prononcé, avec les pauses, ne dut pas durer vingt-cinq minutes. Tout le sermon est tissé de la substance même de la Sainte Ecriture, mais le tisserand choisit les tissus, défait les fils et de sept morceaux compose le damas le plus fin et le plus imagé. La main du tisserand glisse et lie les fils sous nos yeux, cette main ne tremble pas, et pourtant, par je ne sais quel mystère, nous sentons que l'émotion la fait frémir, à tel point que nous pouvons affirmer avec Pusey, au sortir du sermon : *The sermon was like one of Newman's in which self was altogether repressed* : C'est du Newman pur, mais quel cœur oppressé (39) !

Le curé rappelle d'abord les sentiments du Christ au soir de sa vie : *J'ai désiré fortement manger cette Pâque avec vous.* Jésus est sur le point de souffrir comme jamais homme n'a souffert. Pourtant n'apparaît en lui nul accablement, nulle violence. Il est tendre et affectueux. Il désire la sympathie de ses amis, il s'abrite dans leur amour (40).

Tout de suite survient l'application à Littlemore : les ombres du

(37) *Loc. cit.* (38) *Op. cit.*, p. 400. (39) *Op. cit.*, p. 400.
(40) *Sermons on Subjects of the Day*, XXVI : *Parting of friends* (Edition Longmans, Green and Co, 1891), p. 396.

soir tombent sur la terre, et le travail de l'année arrive à son terme. Nous effraierons-nous ? Allons donc ! Ne faut-il pas que le ciel s'obscurcisse avant que la lumière se lève ? Et Lui, qui peut tout, ne peut-il faire se lever une lumière même dans l'obscurité ? Le temps, la matière, le mouvement, la force, la volonté humaine, tout est vain, sauf si ces réalités sont des instruments de la divine grâce, transfigurant les hommes et œuvrant avec eux (41).

David a rassemblé les matériaux les plus précieux pour la construction du Temple, et le peuple qui offrait spontanément ces matériaux, était saisi d'une grande allégresse. Ainsi nous, à cette saison, chaque année, nous nous sommes réjouis en la présence de Dieu à cause de ce bâtiment sacré qu'Il nous a permis d'édifier pour L'adorer. Ce fut une date lumineuse que celle où nous nous sommes rencontrés ici pour la première fois : beaucoup de ceux qui sont encore ici aujourd'hui s'en souviennent. Notre joie n'a jamais cessé d'exulter, elle se renouvelait à chaque automne, au jour de la Dédicace. Nous avons gardé cette joie pendant sept années. Jusqu'à son accomplissement (42).

Mais maintenant la journée est finie. Voici le soir. Et nous devons songer que nous n'avons pas sur terre une demeure permanente, mais que nous cherchons celle de l'avenir. Ainsi en fut-il de Jacob...

Et Newman de nous dérouler la large tapisserie scripturaire qui nous peint la détresse de Jacob, armé de son bâton et traversant le Jourdain pour fouler une terre étrangère, lui qui avait un cœur si aimant ; celle d'Ismaël, qui avait d'abord été fêté dans la tente paternelle et qui ensuite avait été renvoyé : et ce n'était pas la fin d'Ismaël, mais son commencement ; celle de Noémi, que la famine obligea à se retirer dans le pays de Moab ; celle de David dont l'âme était nouée à celle de Jonathas et que celui-ci dut faire fuir pour échapper à la colère de Saül ; celle de saint Paul, qui, lui, avait mille amis et les aimait tous comme sa propre âme : les Actes racontent comment les chefs de l'Eglise d'Ephèse se jetaient au cou de Paul et l'embrassaient, se désolant surtout de la parole de l'Apôtre qu'ils ne le verraient plus ; celle enfin de Jésus lui-même qui pleura sur la Ville Sainte : « Jérusalem, Jérusalem qui tues les prophètes et lapides ceux que Dieu t'envoya, que de fois j'ai voulu rassembler tes fils comme la poule ses poussins sous ses ailes, et tu n'a pas accepté. Et voici que ta maison va connaître le désert de la solitude »...

Brochant sur ces textes, Newman évoque l'histoire de l'Eglise d'Angleterre, et applique l'avertissement du Christ à Jérusalem. Ces trois pages, où le curé de Littlemore rappelle en termes voilés sa propre aventure généreuse, sont d'autant plus émouvantes que tout y est allusion sans plus, que l'on n'y sent aucune animosité mais la tristesse déchirante d'un cœur fidèle rejeté par sa mère, l'Eglise anglaise :

(41) *Op. cit.*, p. 397-398. (42) *Op. cit.*, p. 399.

« O mère de sainteté ! O école de sagesse ! O éducatrice d'héroïcité !... O ma mère, comment se fait-il que les dons les meilleurs aient afflué vers toi sans savoir les garder, que tu aies engendré des enfants sans oser les dire tiens ? Comment n'as-tu pas l'intelligence d'utiliser leurs services ni le cœur de te réjouir de leur amour ? D'où vient que toute intention noble, tout dévouement tendre et profond, d'où vient que la fleur et la promesse de fleurs tombent de ta poitrine et ne rencontrent plus l'accueil de tes bras ?... Tes propres enfants, le fruit de ton sein, qui t'aiment et veulent travailler pour toi avec acharnement, tu les regardes avec effroi, comme s'ils étaient quelque chose d'exécrable, ou tu les méprises comme des êtres qui t'auraient offensée. Pour le mieux, tu les subis, comme s'ils ne pouvaient exiger de toi que la patience, la maîtrise, la vigilance, pour t'en débarrasser le plus aisément que tu pourras. Tu les obliges à l'oisiveté, comme si c'était la condition dans laquelle tu les a mis au monde. Tu les pries de s'en aller, alors qu'ils espéraient une meilleure réception. Ou tu les vends pour moins que rien à l'étranger qui passe. Mais à la fin, à quoi veux-tu que cela te conduise ? » (43).

Et voici le dernier paragraphe qu'aucun newmanisant ne se lassera jamais de citer pour sa musique mystérieuse, faite d'affection, de désespoir et de religion :

« O mes frères, o cœurs délicats et affectueux, amis aimants, si vous connaissez quelqu'un dont le sort a été, par la plume ou par la parole, de vous mener jusqu'à l'action si peu que ce fût ; s'il vous a déchiffrés vous-mêmes à vous-mêmes, a lu en vous vos désirs et vos sentiments, et dans cette vraie lumière vous a réconfortés ; s'il vous a fait sentir qu'il y a une clarté plus haute que celle du jour, et un monde plus brillant que celui que vos yeux contemplent ; s'il vous a encouragés ou apaisés ; s'il a ouvert une voie à vos recherches ou adouci vos perplexités ; si, dans ce qu'il a dit ou fait, vous avez jamais pris quelque intérêt et si vous avez éprouvé du penchant pour lui ; souvenez-vous de lui dans les temps qui viennent, bien que vous ne l'entendiez plus, et priez pour lui, afin qu'en toute chose il puisse connaître la volonté de Dieu et qu'en tout temps il puisse être prêt à l'accomplir » (44).

Il y a plus d'un Newman en Angleterre ; je veux dire plus d'un curé anglican qui a l'âme de Newman. D'eux à nous, on pourrait parler aussi de *Parting of friends*, de séparation des amis. Combien de temps faudra-t-il encore pour que de nous à eux un pont soit jeté, un pont de grâce et de charité que les hommes construiraient certes mais dont Dieu serait l'Architecte ?

Jette (Bruxelles). Francis HERMANS.

(43) *Parting of friends*, édition citée, p. 407 et 408.
(44) *Parting...*, éd. citée, p. 409.